

TRIBUNE DE GAUCHE

changer


un
soleil
en
pleine
nuit



EN OCTOBRE A PARIS

Pour le huitième centenaire de saint François d'Assise

*La Riviera
vaudoise
vous
accueille*



BORNAND
64, Grand-Rue MONTREUX

CERTINA

**PITTELOUP
CLARENS**

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

Marchandises
de 1^{re} qualité

Une bonne adresse:

**La Laiterie
de Gruyères
à Montreux**

Rue de l'Eglise catholique
G. Monney

SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

Jean Rubino

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14
1820 Montreux Tél. 61 69 50

HENRI MILLASSON
Garage de Belmont



BUREAU TECHNIQUE MAX NEUKOMM Sarl - CHEXBRES s. VEVEY

neoteccal

Chauffages directs - Chauffages par accumulation de
courant de nuit - Chauffages de sol - Pompes à chaleur

BUREAU TECHNIQUE MAX NEUKOMM Sarl - 1605 CHEXBRES s. VEVEY - TÉL. 021 - 561530



AUDI - NSU

**GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY**

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55



Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières

MONTREUX-VEVEY Tél. (021) 61.36.66

**Garage
des Mousquetaires**



RENAULT

Robert Wagner-Girard
1814 La Tour-de-Peilz
Tél. 021/54 27 87

Agence officielle depuis 1962

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésole 12
1800 Vevey

Idées-force

Prouvant par là son désir maintes fois affirmé de sortir de l'impasse dans les rapports avec le tiers monde, le gouvernement français, pour la première fois de son histoire, s'est doté d'un Ministère du développement. Son titulaire, M. Jean-Pierre Cot, en fait ministre de la Coopération et du Développement, a exprimé récemment, devant les représentants des organisations non gouvernementales, quelques idées-force intéressantes. On retrouve dans ses propos des notions comme la nécessité d'être « à l'écoute des besoins », d'éviter de « dicter

un modèle », de « créer un dialogue d'égal à égal », de « privilégier les besoins internes » (surtout en matière d'alimentation). On notera aussi son désir de favoriser davantage les relations Sud-Sud, ainsi que le parti-pris de vérité qui lui a fait annoncer que désormais les crédits aux Départements et Territoires d'Outre-mer ne figureraient plus dans les statistiques de l'aide de l'Etat aux pays en développement, ce qui ramène à 0,32 % du P.N.B. le taux de l'aide française. Voilà une franchise qui est encourageante de la part d'un gouvernement dont on attend un élan nouveau lors

des différentes conférences internationales prévues ces prochains mois sur la question des rapports Nord-Sud.

Pourtant, nous savons tous, plus ou moins consciemment, qu'il faudra aller plus loin. De même qu'il n'y a pas de désarmement militaire qui soit possible sans un réarmement moral et spirituel (comme cela a été utilement rappelé lors de l'ouverture de la session d'été à Caux), de même, aucune formule de développement ne peut être efficace sans un concept clair de ce que doit être le développement moral et spirituel de l'homme lui-même. La faiblesse et la mauvaise conscience de l'Occident face au défi du développement ne

viennent-elles pas du refus, si manifeste dans notre société matérialiste, de ce développement-là ?

Ce numéro de *Changer*, consacré en grande partie à *Un soleil en pleine nuit*, le spectacle sur saint François d'Assise, et au message de dépouillement du *poverello*, livre quelques réflexions sur cet aspect essentiel du développement.

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

« Vous êtes libre... »

Que vous soyez chef de famille ou chef d'Etat, chef d'entreprise ou chef de file, vous pouvez continuer à satisfaire toutes vos manies, toutes vos tentations, tous les appétits qui vous passent par la tête ou dans les tripes, à la condition de ne pas tenir compte des gens dont la vie, le travail ou le bonheur dépendent plus ou moins de vous...

C'est du moins l'avis d'un très sympathique médecin que nous avons rencontré dernièrement... Après avoir été l'élève du fameux professeur Debré, il avait pratiqué, quelques années, la pédiatrie. Puis, les circonstances de la vie l'avaient amené à quitter sa clientèle privée pour se convertir dans la médecine du travail qui est, comme chacun sait, une médecine de prévention.

Attaché au siège social d'une importante industrie métallurgique, il avait pour mission, non de soigner des malades, mais de dépister des affections naissantes et de prévenir des ennuis ou les désastres qu'entraînent souvent les carences de la volonté et les maladies de la démission.

Notre bon docteur examine un jour un jeune employé de bureau qui présentait tous les signes d'une imprégnation éthylique avancée. Le foie était volumineux et sensible à la palpation, le regard humide et fuyant, les mains tremblantes... Le praticien aurait pu admonester son patient, lui prêcher la sobriété, lui faire, comme on dit, la morale...

Mais il s'y prit tout autrement, et avec un succès complet ! « Vous n'êtes pas marié, demanda-t-il au garçon, ni fiancé, ni amoureux ? Bon... Vos parents ne comptent pas sur vous pour assurer leurs vieux jours ? Bien... Pas d'amis, pas de copains, personne qui dépende de vous, qui compte sur vous ? Personne qui sera mis dans l'embarras ou dans la peine si vous mourez dans quelques mois... ? »

Le gars restait muet et tremblant. « Eh bien, conclut le médecin, dans ces conditions c'est inutile que je vous prescrive un traitement. Votre mort ne concerne que vous. Vous êtes libre... Vous pouvez continuer à boire ! »

Philippe Schweisguth

A partir
du 4 octobre

au Théâtre
le Ranelagh

5, rue des Vignes, Paris-16^e

20 représentations
du spectacle solo

UN SOLEIL
EN PLEINE
NUIT

avec
Michel Orphelin

les mercredis
jeudis
vendredis
et samedis
à 20 h
accueil buffet
à partir de 19 h
les dimanches
à 15 h

Prix des places : 45 F, 35 F
(Etudiants, collectivités, cartes
vermeil 30 F). Renseignements
et réservations, tél. (1) 288.64.44

Voir
pages 5 à 12

Développement et dépouillement

par Michel Sentis

Nos sociétés dites « développées » se doivent de réfléchir au contenu de l'adjectif qui les caractérise : qu'est en fait le développement ?

Si les greffes d'organes, les microprocesseurs, le génie bactériologique ou l'informatique sont devenus les signes distinctifs de nos sociétés développées, n'avons-nous pas raison de rejeter instinctivement tout jugement qui ne serait fondé que sur l'évaluation d'un P.N.B. par habitant ou autre taux utilisé par les statisticiens internationaux ? Or, c'est à partir de notre expérience personnelle que nous pouvons commencer à y voir plus clair.

De quoi suis-je réellement et indubitablement riche ? Riche de l'affection de ma femme, de mes enfants, de mes amis. Riche de l'amour généreusement donné en retour, mais aussi riche de l'amour donné sans aucun retour. Riche des contacts profonds avec d'autres êtres qui me permettent d'étendre l'aire de l'intime jusqu'à des personnalités totalement différentes de moi. Riche de la vie intérieure, inépuisable de ressources, parce qu'elle me met en contact avec l'infini qui est en germe dans le cœur de tout être humain. Riche, enfin, de l'aventure de la vie.

Ces richesses-là rendent fades les richesses naturelles, monétaires ou foncières par lesquelles on taxe de riche une personne ou une nation. Nous croyons les posséder, mais souvent ce sont elles qui nous possèdent.

Etre désencombré

Quelle joie de se sentir désencombré ! Désencombré de l'accessoire, des soucis inutiles, pour pouvoir se consacrer à ce qui est vital ! Désencombré de connaissances, d'informations, parce que l'on sait que l'essentiel n'est pas dans l'accumulation mais dans la profondeur des leçons que donne la vie !

Qu'est-ce qui a besoin d'être développé en moi ? Ma capacité d'accueil, ma disponibilité à l'inattendu, mon écoute de mes

interlocuteurs, mon acceptation de la diversité, mon don de moi-même.

En redéfinissant le mot développement à partir de telles réflexions, nous jugerions nos sociétés par la façon dont elles favorisent l'initiative individuelle, l'épanouissement de la vie intérieure ou les relations entre leurs membres.

Nous verrions, dans sa vraie lumière, le concept de revendication, devenu aujourd'hui le maître-mot de ce que nous croyons être le progrès. La revendication implique que nous visons à dépouiller un autre à notre profit ; que nous contrainsons l'autre à diviser le gâteau que pour le moment il considère comme sien. A la notion de *revendiquer*, nous substituerions celle d'*entreprendre* qui contient une idée plus riche, celle de préparer un gâteau pour pouvoir le partager avec d'autres.

Pourrions-nous accepter comme critère du vrai développement d'une société le sens du service, celui de la gratuité, celui du bénévolat ?

Nous mesurerions alors l'immense sous-développement de notre société dite développée et nous nous demanderions si telle société dite en voie de développement n'est pas sur ce point plus développée que nous. Notre plus grande faute serait sans doute d'avoir imposé à d'autres peuples une conception du développement au nom de laquelle des sociétés ont été sur le plan humain dramatiquement appauvries.

Temps libre

Quelles conséquences pouvons-nous tirer de ces réflexions pour notre vie quotidienne ?

Un test pour juger où nous en sommes : à quoi est-ce que j'emploie ce que le nouveau gouvernement français appelle « temps libre » ? Vers quelles personnes nouvelles me suis-je tourné ? Combien d'invités ai-je reçu chez moi ? A combien d'amis ai-je rendu visite ? Avec qui suis-je allé partager les richesses que je pouvais

avoir en moi ? Ou bien mon temps libre est-il consommé égoïstement pour ma culture, mon plaisir, mon hobby ? Dis-moi ce que tu fais de ton temps libre et je te dirai qui tu es.

Nous découvririons aussi que nous pouvons aller encore plus loin dans l'acceptation de la pauvreté intérieure et jusqu'à quel point nous pouvons vivre de peu sans aucunement menacer ni notre efficacité, ni notre engagement, ni notre santé. Il y a une discipline du dormir, du boire, du manger que chacun peut déterminer pour lui-même. On est toujours étonné de voir jusqu'où l'on va quand on commence dans cette voie.

Un nouvel itinéraire

L'éducation à la pauvreté doit commencer dès l'enfance. Nous nous y sommes efforcés, ma femme et moi, avec nos enfants et cependant cette remarque de l'un d'eux nous a frappés comme un reproche : « Maman, j'ai trop de jouets ! » Il avait huit ans.

Dans l'atmosphère socialisante de nos Etats modernes, une occasion inespérée nous est offerte de faire progresser notre capacité de dépouillement intérieur. Nous devons reconnaître que notre désir d'accumuler – les biens, le savoir, les distractions, les diplômes – n'a fait que grandir au fur et à mesure que l'Etat nous prenait davantage en charge. Nous n'en sommes que davantage devenus des capitalistes par l'accumulation ; il faut que nous ayons le courage de la reconnaître.

Et pourtant nous pourrions entreprendre un nouvel itinéraire de vie, repousser plus loin les limites que nous avons mises à notre dépouillement. Nous nous en trouverions considérablement enrichis, disposant d'une large part de gâteau à offrir à ceux vers lesquels nous irions.

Se pourrait-il que des êtres en voie de dépouillement nous fassent un jour déboucher sur une société vraiment développée ?

S I FRANÇOIS D'ASSISE revenait parmi nous, verrait-on en lui, comme l'affirmait l'un de ses contemporains, « un homme du siècle à venir » ? Son message révolutionnaire, en opposition radicale avec les idées bourgeoises de son temps, nous est apparu d'une brûlante actualité. Il offre un antidote vigoureux aux appétits divers de notre société de consommation. Son respect de la nature et de l'environnement met en cause les volontés prométhéennes de l'homme moderne. Profondément concerné par les événements sanglants des croisades, il sut, par son exemple, transformer les ardeurs meurtrières des Européens au Moyen-Orient en forces de réconciliation. S'il fut le chef d'un mouvement à succès dont l'extension fut très rapide, il sut se retirer, âgé de 40 ans à peine. Ne pouvant vaincre les réticences de ses amis par ses arguments, il décida de les convaincre par la seule force de sa vie totalement sacrifiée. Comme Gandhi après lui, il croyait plus efficace de se faire violence à soi-même que de l'imposer à autrui. Avant tout la vie et l'œuvre de saint François d'Assise ont été sous-tendues par une ardente volonté de s'identifier au Christ – à sa pauvreté, à son amour, à ses souffrances. Après avoir bouleversé les valeurs de son époque, saint François d'Assise lance toujours un grand défi à la nôtre.

Michel Orphelin – Hugh S. Williams

un soleil en pleine nuit

avec Michel Orphelin

Conception et texte : Hugh S. Williams

Mise en scène et décors : John Dryden

Musique : Kathleen Johnson

Direction musicale : John Burrows et Peter Riddell

Adaptation française : Frank Gérald et Michel Orphelin

Mouvements choréographiques : Mania Mhaïdzé

« La force du pauvre »

– Pourquoi un spectacle sur saint François ?

Il faudrait plutôt demander à l'auteur, Hugh Williams, car c'est lui qui en a eu l'inspiration. L'inspiration est quelque chose qui nous dépasse et nous projette en avant dans l'enthousiasme et dans la foi. C'est une vision du but à atteindre, un pressentiment de la route à prendre. L'inspiration n'explique pas les choses, ni ne les justifie et pourtant il n'y a rien de plus puissant qu'une idée dont l'heure à sonné ! De là à penser que l'inspiration vient d'une force extérieure à nous-mêmes, supérieure, qui nous fait agir, ou plutôt qui agit à travers nous quand nous nous mettons à sa disposition, il n'y a qu'un pas que pour ma part je franchis allègrement...

L'idée de ce spectacle est venue à l'auteur alors qu'il cherchait ce qu'il pourrait bien faire pour moi (qui lui avais demandé d'écrire une pièce alliant le mime à la chanson). Il voulait aussi dire quelque chose à nos contemporains qui pourrait

les aider dans leur vie quotidienne : l'auteur, puis moi-même, malgré le peu que nous en savions à l'époque, surtout grâce à cette confiance inexplicable en l'inspiration intérieure, nous avons senti que saint François répondait à notre recherche. Nous avons commencé à travailler en 1976.

– Saviez-vous alors que le 4 octobre 1981 marquerait le huit centième anniversaire de la naissance de saint François ?

Non, mais de l'apprendre après coup nous a été une confirmation que nous étions sur la bonne voie. Nous découvrions en effet que cet homme du douzième siècle tellement révolutionnaire par sa vie et son œuvre, apparaissait de nos jours encore, selon la définition d'un de ses contemporains, comme « un homme du siècle à venir ». Après avoir bouleversé les valeurs de son époque, il lance encore un grand défi à la nôtre.

Interview de Michel Orphelin





– *Quelles démarches vous ont paru nécessaires pour la création du spectacle ?*

Aller à Assise, revenir aux sources du franciscanisme. Mais avant cela encore, parler de notre projet au plus grand nombre de nos amis, solliciter leurs réactions, leurs idées et aussi leur aide financière. Nous n'avions pas, et nous n'avons toujours pas de riches producteurs pour nous donner leur appui. Tout l'argent nécessaire jusqu'ici pour la production de la pièce et pour l'équipement nous est venu de nos amis et des amis de nos amis ou bien alors nous l'avons gagné par notre travail, réinvestissant tout dans notre entreprise, ne gardant rien pour nous-mêmes.

La réaction des gens a été magnifique, émouvante. Une communauté de sœurs franciscaines de Nantes nous a envoyé 250 F en disant : « Ensemble, nous vous porterons en prière. » Une petite fille nous a envoyé sa tirelire. De plus grosses sommes sont venues également. Elles témoignaient souvent d'un véritable esprit de sacrifice. En même temps que l'argent, les encouragements des gens nous ont été droit au cœur. Le pauvre d'Assise a suscité des trésors de générosité et d'amour.

– *Et votre démarche à Assise ?*

Il faut aller à Assise : on y respire l'esprit de saint François à chaque pas. C'est mystérieux. Il se dégage d'Assise une douceur, une paix indéfinissable. Dans l'église Sainte-Claire, nous avons fait part de notre projet à une Clarisse. Elle nous a dit : « Vous ne découvrirez pas François dans les livres, mais à genoux. » Cela nous a marqués. Je crois aussi que l'esprit de François a agi entre Hugh Williams et moi, qui sommes de

confession et de nationalité différentes ; il nous a permis de nous comprendre davantage, de nous sentir frères.

– *Ce spectacle a été créé en 1979. Dans quelles circonstances ?*

Nous l'avons créé à Edimbourg dans sa version originale anglaise. Il était nécessaire que nous testions le spectacle dans sa version originale. Nous avons fait une tournée en Angleterre, puis sommes revenus à Edimbourg dans le cadre du festival parallèle. C'est seulement ensuite que nous nous sommes mis à l'adaptation française, à la suite de quoi nous avons fait ces derniers mois une tournée dans plusieurs villes françaises et suisses.

– *Maintenant, vous vous lancez à Paris. Est-ce que vous vous sentez personnellement interpellé et impliqué par le spectacle ?*

Tout travail créateur demande une ascèse et une implication totale. J'ai l'impression d'avoir donné beaucoup de ma substance pour créer *Un soleil en pleine nuit*. Ce fut une expérience de transformation intérieure, car François d'Assise ne se laisse pas aborder sans qu'il vous remette en question. Face à un géant pareil, on se sent bien pauvre. Cette pièce m'a remué profondément et il n'est pas si facile d'en parler.

Je me suis senti au pied d'une montagne infranchissable, avec la claire conviction qu'il me fallait pourtant la franchir, que j'en trouverais le moyen en chemin. Ce que la sœur clarisse nous avait dit, que nous découvririons saint François à genoux, je l'ai vécu à ce moment-là. J'ai compris ce qu'elle voulait dire : j'ai dû m'agenouiller physiquement ou mentalement, la nuit quand

MONDE ET THEATRE

Promouvoir dans les pays francophones des spectacles qui contribuent à faire découvrir aux hommes le sens de leur existence, tel est le but de l'association. Pour ses animateurs, qui s'inspirent du Réarmement moral, la seule révolution complète et garante d'un changement réel de société est la révolution de l'esprit.. « Un soleil en pleine nuit » est sa première création.



l'angoisse me réveillait, ou pendant les répétitions, alors que le poids du travail était si lourd. Ainsi, la peur disparaissait, la confiance revenait et également les forces physiques.

– *Qu'attendez-vous d'un spectacle comme celui-là ?*

Qu'il réjouisse le cœur des spectateurs, oui, qu'il les amuse ! Qu'il leur change les idées, qu'il les amène à réfléchir, qu'il contribue à donner un sens à leur existence et à les mener vers cet essentiel pour lequel François a choisi de vivre et qui le rend si proche de nous, si fraternel. Nous aimerions qu'après le spectacle les gens cherchent à découvrir François par eux-mêmes et l'amour dont il brûlait, auquel il avait subordonné sa vie, car cet amour-là nous aide à nous réconcilier avec nous-mêmes et avec nos semblables.

– *Ces souhaits ont-ils déjà été, en partie, comblés par les représentations que vous avez données ? Est-ce que vous avez « senti » effectivement le public comme vous l'espérez ?*

Bien sûr, et c'est cela qui est unique, irremplaçable au théâtre. Rien ne remplace le contact d'homme à homme et avec le public dans son ensemble, même quand on pourra tout faire avec l'électronique. D'ailleurs nous nous efforçons de rencontrer les spectateurs après la représentation. Certains nous écrivent leurs réactions pour nous dire ce qu'ils ont trouvé. Par exemple telle religieuse nous remerciait de l'avoir aidée à trouver une nouvelle attirance pour l'esprit de pauvreté, dont elle avait fait vœu. Un jeune ménage nous disait que le spectacle avait été pour lui une conversion, une invitation à aimer Dieu, sa volonté. Comme l'a dit un journaliste d'Orléans, c'est « la force du pauvre ».

– *Cela veut-il dire que vous vous adressez à un public foncièrement chrétien ?*

Quand on fait un spectacle, on veut s'adresser à tous les publics. Si l'on parle de François d'Assise, il est possible qu'on attire davantage le public chrétien, mais nous voudrions attirer tous les autres. Puis-je me référer à ce qu'écrit Jean-Marie Sourgens, le critique de *La Voix du Nord* ? Il dit : « Qu'importe qu'il ait devant lui celui qui croit au Ciel ou celui qui n'y croit pas, avec cet émouvant et convaincant François d'Assise, Michel Orphelin rebranche toutes les prises sur le voltage de la fraternité, de la réconciliation et de l'amour. » Ce témoignage semble dire que nous avons été fidèles à l'esprit de saint François qui s'adressait et qui s'adresse toujours à tous les

**Ci-dessous :
Assise,
l'Eglise
Sainte-Claire
à gauche.**



hommes. On pourrait citer cette phrase d'un militant communiste dans le livre du père Stéphane J. Piat (1) : « Si j'étais chrétien, j'aurais pour devise : être comme François d'Assise ou rien. »

– *C'est-à-dire que François demeure d'accès universel ?*

Voici qui est mystérieux chez François : il est tellement humain, il s'approche des réalités humaines d'une manière tellement simple, tellement dépouillée, tellement pauvre, qu'il rejoint tous les gens à l'essentiel en eux-mêmes. On peut être n'importe quoi, on peut avoir pris n'importe quelle option politique ou autre, on n'en demeure pas moins homme et c'est là que François nous touche car il est avant tout *un homme*, un homme nouveau, renouvelé. Il apporte une solution aux problèmes qui se posent aux hommes et qu'il leur faut bien résoudre s'ils veulent vivre.

(1) « *Saint François d'Assise à la découverte du Christ pauvre et crucifié.* »
Editions franciscaines.



– *Quels sont vos projets au-delà de ce spectacle avec votre équipe « Monde et Théâtre » ?*

Comme nous l'avons été jusqu'ici, j'espère que nous serons conduits pas à pas. Je n'ai pas de grands plans à l'avance. J'ai peut-être tort, mais je crois que l'on est conduit dans la vie en étant fidèle à l'inspiration du départ et en faisant au mieux ce que l'on a à faire aujourd'hui. J'aimerais que ce spectacle nous conduise à rencontrer d'autres artistes animés du même esprit et qu'un jour nous puissions travailler ensemble à refaire une santé surnaturelle à l'humanité. Cela se fera peut-être comme du temps de saint François : sans le savoir, par le mystère même de sa vie transformée, il a réinspiré les arts dans tous les domaines. Peut-être que si nous sommes fidèles, une chose pareille peut nous arriver à notre mesure. C'est ce que je souhaite.

Propos recueillis par Jean-Jacques Odier

L'EQUIPE TECHNIQUE. Présenter un spectacle aussi parfait que possible et faire connaître au monde une autre façon de vivre, voilà ce qui rassemble autour de Michel Orphelin une équipe de cinq pays. Un jeune Laotien, assistant technique, affirme : « L'idéal de pauvreté de saint François n'est pas étranger aux bouddhistes, dont je suis. Six siècles avant Jésus-Christ, Bouddha, prince héritier, a quitté ses palais pour se faire moine. » Chargée des effets sonores, l'Anglaise Susan Richards confie : « Renoncer à mon travail de secrétaire bilingue et à ma chère indépendance n'a pas été un sacrifice. Je voulais de toutes mes forces que le message de la pièce soit entendu. »

Sur les pas de saint François

– Cette expérience que je viens de vivre m'a appris, dit Rufin, combien il est facile de se faire illusion sur soi-même. Et comment on peut, sans vergogne, prendre pour une inspiration du Seigneur ce qui n'est qu'une impulsion de notre nature.

– Oui, l'illusion est très facile, dit François. Et c'est pourquoi elle est si fréquente. Il y a cependant un signe qui permet de la déceler à coup sûr.

– Lequel ? demanda Rufin.

– C'est le trouble de l'âme, répondit François. Quand une eau se trouble, il est manifeste qu'elle n'est pas pure. Il en est de même pour l'homme. Un homme que le trouble envahit laisse voir que la source d'inspiration de ses actes n'est pas pure, qu'elle est mélangée. Cet homme est mené profondément par autre chose que l'esprit du Seigneur. Tant qu'un homme a tout ce

qu'il désire, il ne peut pas savoir si c'est vraiment l'esprit de Dieu qui le conduit. Il est si facile d'élever ses vices à la hauteur des vertus, et de se rechercher soi-même sous le couvert de buts nobles et désintéressés. Et cela avec la plus belle inconscience. Mais vienne une occasion où l'homme qui se ment ainsi à lui-même soit contredit ou contrarié, alors le masque tombe. Il se trouble et s'irrite. derrière l'homme « spirituel » qui n'était qu'un personnage d'emprunt, apparaît l'homme « charnel » ; le vivant, tous ongles dehors, qui se défend. Ce trouble et cette agressivité révèlent que l'homme est mené par d'autres profondeurs que celles de l'esprit du seigneur.

La cloche de l'ermitage tinta. C'était l'heure de l'office. François et Rufin se levèrent et se dirigèrent vers l'oratoire. Il y allaient tranquillement, comme des hommes libres.

Les ouvrages du franciscain Eloi Leclerc sur saint François d'Assise atteignent un vaste public. Les Editions franciscaines ont bien voulu nous permettre de reproduire de courts extraits de « Sagesse d'un pauvre », dans lesquels Eloi Leclerc imagine deux conversations entre François et l'un ou l'autre de ses compagnons.

Soudain François saisit le bras de Rufin et l'arrêta.

– Ecoute, frère, il faut que je te dise quelque chose.

Il se tut un instant, le regard baissé vers le sol. Il paraissait hésiter. Puis, regardant Rufin bien en face, il lui dit gravement :

– Avec l'aide du Seigneur, tu as surmonté ta volonté de domination et de prestige. Mais ce n'est pas seulement une fois, mais dix, vingt, cent fois qu'il te faudra la surmonter.

– Vous me faites peur, Père, dit Rufin. Je ne me sens pas taillé à soutenir une telle lutte.

– Tu n'y parviendras pas en luttant, mais en adorant, répliqua doucement François. L'homme qui adore Dieu reconnaît qu'il n'y a de Tout Puissant que lui seul. Il le reconnaît et il l'accepte. Profondément, cordialement. Il se réjouit de ce que Dieu soit Dieu. Dieu est, cela lui suffit. Et cela le rend libre. Comprends-tu ?

– Oui, Père, je comprends, répondit Rufin. Ils avaient repris leur marche tout en parlant. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de l'oratoire.

– Si nous savions adorer, dit alors François, rien ne pourrait véritablement nous troubler. Nous traverserions le monde avec la tranquillité des grands fleuves.

*
**

– Oui, frère Léon, dit-il avec beaucoup de calme, l'homme n'est grand que lorsqu'il s'élève au-dessus de son œuvre pour ne plus voir que Dieu. Alors seulement il atteint toute sa taille. Mais cela est difficile, très difficile. Brûler un panier d'osier que l'on a fait soi-même n'est rien, vois-tu, même lorsqu'on le trouve fort réussi. Mais se détacher de l'œuvre de toute une vie est bien autre chose. ce renoncement est au-dessus des forces humaines.

« Pour suivre l'appel de Dieu, l'homme se donne à fond à une œuvre. il le fait passionnément et dans l'enthousiasme. Cela est bon et nécessaire. Seul l'enthousiasme est créateur. Mais créer quelque chose, c'est aussi la marquer de son empreinte, la faire sienne, inévitablement. Le serviteur de Dieu court alors son plus grand danger. Cette œuvre qu'il a accomplie, dans la mesure où il s'y attache, devient pour lui le centre du monde ; elle le met dans un état d'indisponibilité radicale. Il faudra une effraction pour l'en

arracher. Grâce à Dieu, une telle effraction peut se produire. Mais les moyens providentiels mis alors en œuvre sont redoutables. Ce sont l'incompréhension, la contradiction, la souffrance, l'échec. Et parfois jusqu'au péché lui-même que Dieu permet. la vie de foi connaît alors sa crise la plus profonde, la plus décisive aussi. Cette crise est inévitable. Elle se présente tôt ou tard et dans tous les états de vie. L'homme s'est consacré à fond à son œuvre ; et il a cru rendre gloire à Dieu par sa générosité. Et voici que tout à coup Dieu semble le laisser à lui-même, ne pas s'intéresser à ce qu'il fait. Bien plus, Dieu semble lui demander de renoncer à son œuvre, d'abandonner ce à quoi il s'est dévoué corps et âme durant tant d'années dans la joie et dans la peine.

« Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, et va-t-en au pays de Moria, et là, offre-le en holocauste ». Cette parole terrible adressée par Dieu à Abraham, il n'est pas de vrai serviteur de Dieu qui ne l'entende un jour à son tour. Abraham avait cru à la promesse que Dieu lui avait faite, de lui donner une postérité. Pendant vingt ans, il en avait attendu la réalisation. Il n'avait pas désespéré. Et quand enfin l'enfant fut venu, l'enfant sur lequel reposait la promesse, voici que Dieu somme Abraham de le lui sacrifier. Sans aucune explication. Le coup était rude et incompréhensible. Eh bien ! c'est cela même que Dieu nous demande à nous aussi un jour ou l'autre ! Entre Dieu et l'homme, il semble alors qu'on ne parle plus le même langage. une incompréhension a surgi. Dieu avait appelé et l'homme avait répondu. Maintenant l'homme appelle, mais Dieu se tait. Moment tragique où la vie religieuse confine au désespoir. Où l'homme lutte tout seul dans la nuit avec l'Insaissable. il a cru qu'il lui suffirait de faire ceci ou cela pour être agréable à Dieu. Mais c'est à lui que l'on en veut. L'homme n'est pas sauvé par ses œuvres, si bonnes soient-elles. Il lui faut encore devenir lui-même l'œuvre de Dieu. Il doit se faire plus malléable et plus humble entre les mains de son créateur que l'argile dans les mains du potier. Plus souple et plus patient que l'osier entre les doigts du vannier. Plus pauvre et plus abandonné que le bois mort dans la forêt au cœur de l'hiver. A partir seulement de cette situation de détresse et dans cet aveu de pauvreté, l'homme peut ouvrir à Dieu un crédit illimité, en lui confiant l'initiative absolue de son existence et de son salut. Il entre alors dans une sainte obéissance. Il devient enfant et joue le jeu divin de la création. Par-delà la douleur et le plaisir, il fait connaissance avec la joie et la puissance. Il peut regarder d'un cœur égal le soleil et la mort. Avec la même gravité et la même allégresse. »



Saint François d'Assise, par Cimabue (basilique Saint-François à Assise)

La prédication aux oiseaux. Détail du vitrail consacré à saint François dans l'église de Königsfelden (Argovie)



Le théâtre, pour quoi faire ?

par
**Hugh S.
Williams**

On m'a raconté l'histoire d'un sage de la Chine ancienne retiré avec quelques disciples dans un ermitage de montagne.

Un jour qu'il sortait de sa hutte, armé d'un arc, en quête de nourriture, il prit pour cible un grand aigle. Mais alors qu'il visait sa proie, il remarqua que l'aigle avait, lui, les yeux fixés sur quelque objet au sol. Suivant le regard de l'aigle, il vit que celui-ci surveillait en fait un poulet qui se tenait là figé. Regardant de plus près, il vit que celui-ci fixait à son tour intensément un ver de terre. Le sage laisse alors tomber son arc et rentra dans sa hutte tremblant de la tête aux pieds. Aux disciples qui s'inquiétaient de lui, il répondit : « Et moi, qui donc m'observe ? »

Pour moi, c'est l'essence même du théâtre que renferme ce récit. Car le théâtre a toujours perçu qu'au-delà de l'existence et des luttes de ce monde, il y avait une autre dimension, qui est la conscience de l'autre. On pourrait dire la dimension religieuse, n'étaient tant de résonances historiques et passionnelles qu'elle éveille aujourd'hui.

Car le théâtre est issu de rites et de pratiques religieuses, dans la Grèce antique tout d'abord, où ce sont les officiants des temples qui ont mis en scène les premières représentations ; dans l'Europe du Moyen Age, ensuite, où après cinq siècles d'obscurantisme les premiers tressaillements du théâtre se manifestèrent dans les églises, à Pâques ou lors d'autres fêtes.

Remords

Certains disent que c'est faute de place que cet art en expansion dut quitter les murs de l'église. C'est ainsi qu'on joua des pièces en plein air, sur le parvis. Puis sur la place du marché. Bientôt esprit et histoires profanes contaminèrent à tel point ces spectacles que l'Eglise finit par les désavouer. Ainsi naquit le théâtre en Europe, en partie sans doute sous l'influence de l'humanisme de la Renaissance. Dieu n'était plus le centre de toute vie et de toute pensée. L'homme l'avait détrôné.

En Europe, ce processus de sécularisation est loin d'être achevé. Jusqu'au milieu de ce siècle, il était généralement admis de faire abstraction de Dieu tout en conservant la morale judéo-chrétienne, qui est à la base de notre civilisation. Mais cette position a été presque complètement

retournée. Tant la morale chrétienne que l'idée de Dieu, si l'on s'en réfère à certains écrivains, seraient tout juste bonnes pour les bouelles de l'histoire. Les qualificatifs de victorien, bourgeois ou même fasciste ont commodément servi les partisans de cette évolution.

Il nous faut en tirer les conséquences. Dans un de ses essais, T.-S. Eliot retrace cette évolution dans le domaine du roman. Il distingue quatre stades que l'on peut résumer ainsi : au début, la foi allait de soi et on avait à peine besoin d'en parler, tellement elle était partie inhérente de la vie. Puis on en parla comme d'un sujet controversé. Le romancier se torturait et souffrait mille morts à son sujet. Dans un troisième temps, elle est devenue un objet de moquerie, de dénigrement et d'insulte. Pour finir, elle est si déconsidérée que, à l'inverse de ce qui se passait au début, il n'y a plus même lieu d'en parler.

Cette évolution est aussi dans une certaine mesure celle de l'art dramatique. « Notre théâtre, remarque l'écrivain français Alfred Simon, est en proie aux remords de son origine oubliée. »

Mais où mènent cette exclusion et cette négation du monde de l'Esprit ? Réponse : au désespoir.

Dans un remarquable ouvrage *De l'us et de l'abus de l'art*, Jacques Barzun, professeur à l'université Columbia, a mis en question le concept d'un art en soi bienfaisant. Notre siècle a prouvé que l'art est une force aussi bien destructive que constructive. L'auteur dénonce le vrai danger que ce climat de désespoir peut faire courir à notre culture. Imaginez donc l'art se détruisant lui-même ! Comme l'a dit l'écrivain américain Thornton Wilder « Il n'y a pas de créativité sans foi ni espoir. »

J'ai été frappé par un article paru dans le *Journal de Genève* en septembre 1978. Il est de Richard Vachoux, directeur de la Comédie de Genève. Il cite au début ce mot de Sacha Guitry : « Entre l'Eglise et le théâtre, il n'y a qu'une jalousie de métier. » Vachoux s'élève contre le nombre croissant de pièces de théâtre politiques qui submergent les scènes européennes.

Clés

« Les critères de dérision, les fixations idéologiques fondées sur les complexes de refoulement, de mécontentement, de rancœur, ont étouffé ce théâtre... »

« N'oublions jamais, continue-t-il, que le théâtre est né des mystères religieux. Il a donc sa source dans les sentiments métaphysiques. Dans une humanité mécanisée et robotisée comme celle de notre temps, le théâtre ne veut plus permettre à l'homme contemporain d'éprouver ce que nous appelons le sentiment métaphysique, c'est-à-dire d'éprouver le mystère de l'existence.

« Est-ce que son devoir primordial, son rôle essentiel n'est pas précisément de situer le spectateur dans cet état exceptionnel, impossible à atteindre au cours de la vie quotidienne, l'état de la connaissance émotionnelle du mystère de l'existence ?

« Entre l'histoire et l'au-delà de l'histoire, le théâtre doit jeter un pont et permettre à l'homme de la traverser en lui donnant les clés ou les techniques de la vie intérieure. »

C'est là, je crois, ce que le théâtre, dans sa meilleure acception, est censé faire. Mais comment jeter ce pont ? Et quels sont ces clés dont parle Richard Vachoux ?

Dans un essai sur Thornton Wilder, son frère Amos souligne combien son œuvre procède « d'une vision à la fois plus sévère et plus généreuse » de la condition humaine que celle de maints intellectuels contemporains. La réalité du péché est douloureusement présente. Mais doublée de la joie et de l'espoir du salut. Le remède est donné avec la maladie. Le théâtre doit nous inciter à une lucidité totale sur nous-mêmes et le monde, mais célébrer aussi la réalité offerte de l'espérance, du changement, de la renaissance. « La vraie démarcation, constate Amos Wilder, est non pas entre l'affirmation et la négation, mais entre l'authenticité et le sentimentalisme. » En d'autres mots, l'espoir est tout aussi réel que le désespoir : la foi que le cynisme, le changement que la stagnation. Ce qui importe, c'est de nous les faire voir aussi vrais les uns que les autres.

Où est le réel ?

Certes, détruire est plus facile qu'offrir sur scène la foi et l'espérance. Il est plus aisé de figurer la dégradation d'un personnage que sa renaissance. Il n'est pas difficile de baisser le rideau sur une scène de violence, de mort, de désespoir. L'esprit humain est ainsi fait qu'il aime s'apesantir sur ces problèmes et finit par imaginer qu'ils sont plus « réels » que leur contraire. La question se pose donc : comment, dans le temps et l'espace limités d'une soirée de théâtre, montrer l'évolution d'un personnage, son changement, sa renaissance sans tomber dans un optimisme béat ou un sermon en trois actes sur la condition humaine ?

J'ai commencé à percevoir une réponse à cette question grâce à une scénariste et réalisatrice très

connue de la télévision britannique. Elle m'a aidé à comprendre que le moment crucial de l'évolution d'un personnage est ce qui se passe après qu'il ait « vu la lumière », si je puis m'exprimer ainsi. Si sa vie n'est ensuite qu'un jardin de roses, qu'une succession de réussites, le public ne pourrait, bien entendu, jamais y croire. Mais si la vie, au contraire, réserve à ce personnage des difficultés, des obstacles en plus grand nombre, l'opposition et la persécution, le doute et les revers, alors le public peut s'identifier au rôle et y retrouver la réalité qu'il connaît.

Au cours des dernières années, quelques amis et moi-même avons organisé une série de rencontres dans le but de stimuler, par l'échange, la créativité d'auteurs, de metteurs en scène, de compositeurs, de décorateurs, tous professionnels dans différentes sphères d'activité. Il s'agit en général de femmes et d'hommes de foi qui s'efforcent de se laisser motiver par leur engagement et leurs convictions personnelles.

Nourrir la veillesse

Ces rencontres, qui ont lieu deux ou trois fois par an, ont eu des prolongements manifestes dans le domaine théâtral. D'une part, elles ont permis, à des auteurs et à des metteurs en scène, de se rencontrer et, par la suite, de collaborer, comme cela a été le cas pour le dramaturge Daniel Pearce, un moine anglican, et le metteur en scène David William, qui ont créé ensemble *Song of the Lion*, une pièce inspirée par la vie et l'œuvre de C.-S. Lewis ; de même l'auteur Edmund Baynard et le compositeur de jazz Francis Campbell, un franciscain, ont monté le spectacle musical *Ragman*. D'autres ont été encouragés dans la mise au point d'œuvres théâtrales, comme cela s'est passé pour Juliet Boobbyer et Joanna Sciortino, auteurs du drame historique *Columba*.

Pour changer quelque chose dans le monde, il nous faut non seulement des idées nouvelles, mais le sursaut collectif d'hommes et de femmes décidés. C'est pourquoi je voudrais citer à nouveau Richard Vachoux. Evoquant le théâtre étouffé par la politique et la démagogie, il écrit : « Seule une force énorme comme une éruption de lave surgissant d'un volcan endormi, seule une poussée de vitalité spirituelle peut venir à bout de cette inertie. » Et il conclut : « En attendant cette explosion de feu prédite par Malraux, comme en attendant ce Godot espéré par Beckett, le théâtre a pour vocation de nourrir cette veillesse qui luit au fond de chaque individu, et d'aller au devant du monde moderne, non pour s'y perdre, mais pour lui confier cet espoir qu'il n'y a pas d'autre révolution que celle de l'esprit. »



un soleil en pleine nuit

Ce qu'on en dit

Michel Orphelin s'implique totalement dans ce message de foi et d'amour et incarne avec une grande variété de moyens le jeune homme qui, à 20 ans, ne songeait qu'aux plaisirs et aux fêtes, à l'insouciance de la liberté. Et qui abandonna tout lorsqu'il entendit la voix de Dieu, pour se sacrifier aux autres et les convaincre par son exemple.

Dans un décor dépouillé, une toile blanche où seront projetées des images de paysages, de lieux ou d'interlocuteurs, un arbre, un banc, Michel Orphelin, soutenu par une petite formation instrumentale et une bande son pour les bruitages, parvient à construire un spectacle total à lui tout seul. Une fantastique performance dont la réussite tient autant à la diversité des modes d'expression de l'artiste qu'à la superbe précision des effets audio-visuels et électro-acoustiques mis en œuvre.

Véritable homme-orchestre, Michel Orphelin chante, danse, mime, se multiplie avec une vélocité, une souplesse, une force et une générosité peu communes.

C'est un spectacle qui tourne le dos à la modernité pour retrouver la pudeur, la clarté, l'évidence, la simplicité des mots, des gestes, des

actes. Certes, François porte des vêtements d'aujourd'hui, se fait élire député et lance son message évangélique à la faveur d'un face à face télévisé. Mais ce ne sont que de simples signes, afin que l'on sache que cet homme de l'absolu rejoint tous les hommes car il atteint à l'essentiel.

La Voix du Nord

Les moindres nuances de son personnage, à la fois rigoureusement historique et tout à fait actuel, dans le même temps accroché à ce monde où la pesanteur le retient, et libéré par la grâce qui le saisit d'une manière singulière, sont rendues avec émotion.

Le christianisme
au XX^e siècle

D'INNOMBRABLES PRESENCES

Sur la scène, il y a un homme drapé dans sa cape d'ombre, il prie. L'homme est seul. Et pourtant, de lui jailliront maints personnages. Grâce à une mise en scène d'une habileté technique exemplaire due à John Dryden, par le jeu de diapositives projetées sur un vélum formant décor, la scène s'emplira d'innombrables présences. Car il ne s'agit pas ici de l'histoire et du drame d'un homme seul, il s'agit bel et bien de notre histoire, de celle de l'humanité d'aujourd'hui, donc de l'humanité de tous les jours. Qui peut supporter, en effet, sans broncher, le cri des pauvres et des affamés, la clameur des enfants abandonnés, les hurlements des torturés et des massacrés ? On n'en finira jamais de dénoncer les méfaits de la puissance et de l'argent, la fascination de la gloire, les ravages des violences et des guerres.

C'est ce que fit, autour de 1200, un nommé François Bernardone. Avoir 20 ans, être riche, rêver d'honneurs, mener la grande vie, jeter

Tenir seul pendant près de deux fois une heure de scène, sans qu'il soit possible de déceler ni le moindre temps mort ni un signe de lassitude dans le jeu de l'acteur, constitue déjà incontestablement une performance ; mais faire passer simultanément un message de haute valeur spirituelle, tout en entraînant l'auditoire dans son sillage pour le faire vibrer et se rassasier au bruit de ces paroles qui accrochent et émeuvent, tient à coup sûr d'un don total de soi, qui ne trompe pas.

Le Republicain Lorrain

L'authenticité de l'acteur a frappé tous ceux qui l'on vu ; quatre années d'étude de la vie du saint, un entraînement

l'argent par les fenêtres, se croire libre, voilà ce que fut d'abord celui qui allait devenir le pauvre d'Assise. Et soudain, être saisi par l'appel de Dieu, comprendre que tout n'est que vanité, que seul compte cet amour qui est don de soi jusqu'à s'identifier au Christ, voilà ce que joue et vit Michel Orphelin avec une telle intensité, une telle authenticité qu'on finit par croire à la présence réelle de saint François jusqu'à en oublier la scène même.

Le texte de Hugh S. Williams adapté par Frank Gérald et Michel Orphelin possède une rare densité. Il est servi par un excellent petit orchestre dirigé par Peter Riddell qui le ponctue et l'accompagne sur une musique de Kathleen Johnson.

Michel Orphelin passe de ce qui pourrait être un tour de chant à une incantation gestuelle hallucinante. Comment oublier François funambule, François maçon, François et sa famille de neige ? Le geste est d'une précision de sculpteur, la mimique est sobre, la maîtrise du corps est totale.

Michel Orphelin, subtilement, introduit son public à la

rigoureux, des centaines d'heures de répétition lui ont permis d'atteindre une perfection et un réalisme gestuel et historique qui laissent leur place à de rafraîchissantes touches d'humour.

La République
de Seine-et-Marne

Un enchantement pour les yeux et l'esprit.

Ouest-France

Une expérience théâtrale fraîche et originale. La virtuosité de Michel Orphelin en tant que mime vous coupe le souffle... Il fait parler le silence.

The Scotsman
Edimbourg

manière d'un prophète jusqu'au mystère vivant de saint François. Rayonnant de cette joie mystique qui transfigurait le mendiant rejeté et quasi aveugle, il donne au « Cantique des Créatures » une ampleur telle qu'on est comme saisi par la musique harmonique du cosmos. Il atteint le sommet de l'émotion dans la scène des stigmates et dans celle de la mort. La tension est si forte qu'on n'ose applaudir de peur de déchirer le silence.

Michel Orphelin est assurément un artiste accompli, un très grand. Plus encore, il est un homme de foi qui sait que le théâtre est bien autre chose qu'un lieu de divertissement, il est un lieu de révélation et de communion. Son humilité est si profonde qu'il parvient à l'effacement et à la transparence absolus. Par sa voix, par son corps, par son cœur et son âme, il nous donne réellement une image vivante de ce pauvre qui brûlait de l'amour de son Dieu comme « un soleil en pleine nuit ».

Yves Cosson
professeur de littérature
française contemporaine
à l'Université de Nantes

Hubert Eggemann, mineur de fond

Ses fortes mains marquées de taches bleu-noir disent clairement son métier : Hubert Eggemann a été, trente-trois ans durant, mineur de fond dans la Ruhr, sa région natale, et dans les houillères du Pas-de-Calais. Quant à son regard, il dit la joie et la conviction d'un homme qui, face aux coups durs de la vie, a su tenir bon et faire confiance que la main de Dieu le guidait, comme il aime à le répéter.

« Dès ma petite enfance, j'ai durement ressenti l'absence d'amour de mon entourage, nous raconte-t-il. Je n'ai toujours pu compter que sur moi-même. Les événements qui survenaient dans ma vie, j'y faisais face tout seul.

« Mon beau-père buvait ; il fallait que je gagne mon pain moi-même. Je ne pouvais pas aller à l'école, car ma mère m'emmenait de bonne heure dans les champs cueillir des fleurs, que nous allions ensuite vendre au marché. Les autres enfants me montraient du doigt, sachant que j'habitais chez un ivrogne. Alors je me suis dit : il vaut mieux pour ma mère, et pour moi-même, que j'aie à l'orphelinat. J'avais treize ans. Ce qui fait que, durant le reste de mon enfance, je n'ai cessé d'être trimbalé de droite et de gauche. »

A l'âge de dix-huit ans, peu après l'arrivée de Hitler au pouvoir, il s'engage comme volontaire dans l'armée. Ces six années sous l'uniforme, dont trois en Russie, Eggemann les a trouvées dures mais stimulantes. « J'avais beaucoup d'ennuis à cause de mon arrogance, mais j'étais conscient de ma chance et je prenais

des risques. Sur le front russe, quand nous n'avions rien à manger, j'allais faire du troc avec des villageois, au risque de me faire tirer dessus par des partisans. J'ai commis ainsi de nombreuses « irrégularités » et, malgré cela, je sentais toujours que Dieu me rattrapait d'une façon ou d'une autre... »

Du charbon...

A la fin du conflit, à pied et muni de faux papiers, il revient d'Italie jusqu'en Allemagne du nord, évitant de justesse d'être fait prisonnier par les Américains. Il retrouve sa femme Annie, qu'il avait épousée deux ans plus tôt dans une église éventrée par un bombardement.

Il voulait devenir cultivateur, mais sa femme n'était pas d'accord. C'est la belle-mère qui allait imposer la décision. « Hubert, le mieux pour toi, c'est que tu deviennes mineur », lui dit-elle un jour. De fait, on embauchait dans les puits.

Il travaille pendant dix-huit mois dans les mines de la Ruhr, mais les conditions de logement sont terribles. Aussi se portait-il volontaire, comme travailleur libre, pour aller dans le Pas-de-Calais. « Nous avons vécu plus de quatre ans à Beuvry, se souvient-il. C'est là qu'est né notre fils Peter.

« La France, malgré les difficultés de langue, fut pour nous l'expérience d'une nouvelle façon de vivre, avec un autre peuple. Evidemment, on sentait parfois la

réaction des gens à notre égard, de la part des Français, et aussi des Polonais, nombreux dans cette région. On m'a craché dessus, on m'a traité de « sale boche ». Mais il faut tenir le coup. Et puis, j'ai bien appris mon métier.

Au bout de quatre ans et demi, Hubert obtient un poste et un logement dans une mine à Altenhofen, près d'Aix-la-Chapelle, et les Eggemann rentrent en Allemagne. Désirant trouver des valeurs de vie plus profondes, ils fréquentent un groupe religieux, mais cela ne les satisfait pas. « Ces gens se coupaient trop de la réalité ; on ne savait pas comment appliquer ce qu'on apprenait à sa vie de tous les jours, ou au travail », précise Hubert.

A ce moment, la direction de sa mine lui demande d'aller en France, pour essayer de recruter des hommes, en particulier des Allemands mariés à des Françaises et désireux de rentrer dans leur pays.

« Mon voisin, un militant communiste, reprend Hubert, entendit parler de cette démarche et, sans me laisser le temps de m'expliquer, fit circuler des tracts me traitant de « marchand d'esclaves » et d'exploiteur. A mon retour, les quolibets ont plu sur moi... ce qui ne m'a pas empêché de faire mon travail, de suivre des stages et de monter en grade. Mon voisin, lui, avait beaucoup de succès au puits, mais de gros problèmes à la maison. A la naissance de son sixième enfant, il avait momentanément plaqué sa famille. Pendant son absence, ma femme et moi avions discrètement déposé, chaque semaine, un sac de charbon devant leur porte.

...et des fleurs

« Lorsqu'une pièce de théâtre de Peter Howard, *le Patron*, fut donnée dans la ville, mon voisin est allé la voir et il a brusquement soudain un nouveau chemin dans la vie. Il m'a invité à faire la connaissance des représentants du Réarmement moral. Quand je suis arrivé chez lui, il y avait des fleurs pour moi et il m'a fait cadeau d'une bible, que j'ai lue de A à Z. Cela m'a amené à prendre des décisions d'ordre personnel. Je ne savais pas où cela m'entraînerait, mais ces décisions, il fallait les prendre. » Que ce soit un syndicaliste communiste endurci et à la vie désordonnée qui le mette sur la voie d'une vie nouvelle, Eggemann n'en revient pas ! Il en est profondément touché.

Peu de temps après, au cours de l'été 1954, Eggemann et sa femme font partie d'une délégation de sa mine qui est envoyée à Caux pendant quinze jours, tous frais payés. « Je n'oublierai jamais ce séjour, raconte-t-il, et ma femme non plus. Nous avons trouvé une nouvelle unité,



Annie et Hubert Eggemann, lors d'une rencontre près de Metz en mai 1981.

qui avait été rendue jusque là difficile par le poids de mon enfance et par ma vie de soldat. Sans ma femme et sans son aide silencieuse, je ne m'en serais pas sorti. Ma complaisance, mon ambition, mon amertume furent balayées. J'ai décidé alors de me préoccuper davantage d'être intérieurement que de paraître extérieurement. »

Dans le vaste monde

Commence alors pour les Eggemann une nouvelle vie de militants où le quotidien devient extraordinaire. Ce mineur de fond qui connaissait mieux les fronts de taille que le vaste monde se retrouve embarqué dans des aventures inattendues. Il fait partie du groupe de mineurs de la Ruhr qui écrivent et montent la pièce de théâtre *Hoffnung* (espoir) qui devait se donner dans le monde entier. Il accompagne ses camarades en Inde, au Japon, en Amérique, au Canada et dans presque tous les pays européens (1). Il monte sur les planches, prend la parole devant de vastes auditoriums de tous genres, rencontre des hommes politiques, des prélats, discute avec des étudiants. Ses camarades et lui, encouragés d'ailleurs en cela par le chancelier Adenauer, s'efforcent de présenter, partout où ils vont, une nouvelle image de leur pays. « Cela nous a donné sur les problèmes du monde une perspective qui m'a toujours aidée depuis », explique-t-il. Au moment où nous avons commencé notre tournée, Frank Buchman nous avait dit : « Faites du Réarmement moral quelque chose de grand. C'est pour le monde entier. »

Depuis sa retraite, Eggemann n'a pas cessé d'être actif. Bénéficiant d'une vaste expérience professionnelle, enrichi par ses nombreux voyages, il est maintenant un des animateurs du Réarmement moral dans la Ruhr. Il prépare en ce moment une rencontre de partenaires de l'industrie qui doit se tenir à l'automne dans sa ville de Gladbeck. Pour lui, l'engagement local et l'engagement mondial sont toujours liés.

Philippe Lasserre

(1) *Hoffnung* (Espoir) a aussi effectué une tournée en France, en 1960, à l'invitation d'un comité extrêmement varié qui comprenait aussi bien des dirigeants socialistes qu'un écrivain comme Gabriel Marcel. Le groupe des mineurs allemands a donné son spectacle à Hénin-Liétard, à Lens et à Puteaux. Ils ont été reçus par Guy Mollet et par le docteur Schaffner, maire de Lens. Au Mont-Valérien, ils ont été les premiers Allemands à déposer une gerbe au monument des martyrs de la résistance.

Japon :

Un colloque international pour les partenaires sociaux

« Le Japon a jusqu'à maintenant imité des modèles, il est contraint aujourd'hui de trouver lui-même sa propre voie ». Cette remarque d'un grand homme d'affaires nippon semble le mieux caractériser les journées de rencontres organisées par l'Association japonaise du Réarmement moral au centre asiatique d'Odawara du 4 au 8 juin dernier.

Ces journées furent prolongées par diverses manifestations qui, dans de grandes entreprises de la région de Tokyo ou à Osaka, permirent aux Japonais de poursuivre leur réflexion avec leurs invités venus de l'étranger.

Corée du Sud, Chine nationaliste, Cambodge et Laos se trouvaient représentés au colloque d'Odawara ainsi que l'Australie, plusieurs pays européens et le Chili.

Depuis quatre ou cinq ans, des délégations japonaises sont venues participer aux rencontres industrielles de Caux. Elles se sont mises au travail pour créer un nouveau dynamisme moral et spirituel à même d'équilibrer le prodigieux élan économique du pays. Odawara a permis à ces hommes de réunir nombre de Japonais qui au cours des années ont été formés par le Réarmement moral et de canaliser ainsi leurs expériences. En 1957, Frank Buchman avait invité une centaine de jeunes Japonais de l'organisation du *Seinendan* à venir se former pendant un été aux Etats-Unis. Vingt-quatre ans plus tard, ces hommes et ces femmes occupent d'importantes fonctions, en général pu-

bliques, dans les régions les plus diverses du pays. Beaucoup d'entre eux à Odawara ont porté témoignage de ce qu'ils ont cherché à faire.

La manifestation la plus caractéristique de ces journées fut le déjeuner offert à leurs visiteurs d'outre-mer par les dirigeants de la Fédération économique du Kansai, organisation patronale de la région d'Osaka (Osaka, 5 millions d'habitants, est un des pôles majeurs de l'économie). M. Isamu Sakamoto, président de Sumitomo Electric, conduisit un dialogue de plus de deux heures où s'échangèrent les réflexions sur les nouvelles responsabilités mondiales du Japon. « L'industrie japonaise peut démontrer que la concertation et la conciliation sont les bases d'un nouveau dynamisme », déclara M. Shoji Takase, de la Toshiba. C'est ce que nous avons appris du Réarmement moral et qui se vérifie dans l'application quotidienne de notre entreprise. »

M. Nobutane Kiuchi, président de l'Institut d'Economie mondiale, chargé par le premier ministre de conduire une réflexion sur le contenu de la nouvelle civilisation japonaise, a fait à Odawara un exposé remarqué sur la synthèse qui devrait s'opérer entre l'héritage bouddhiste, chinois et nippon de leur civilisation et la nouvelle dynamique économique de leur pays. Ce sage, âgé de plus de quatre-vingt ans, trouva un auditoire très attentif parmi les nombreux jeunes universitaires présents à Odawara.



Le centre asiatique d'Odawara, où a eu lieu la rencontre du Réarmement moral. Au premier plan, la tour historique du château.

Ouverture de la saison de Caux

Présence du Pacifique

Samedi 4 juillet dernier, 17 h, dans le grand hall de Mountain House, à Caux : en présence de deux cent cinquante personnes, M. Daniel Mottu, président du conseil de la fondation suisse pour le Réarmement moral, ouvre le cycle annuel des conférences d'été qui, cette année, doivent rassembler près de deux mille participants. Le centre de rencontres internationales du Réarmement moral abritera diverses sessions dont le thème général sera : « Pouvoir libérateur ou pouvoir corrupteur ».

Ces rencontres s'ouvrent en présence d'une importante délégation du Pacifique. Une trentaine de personnes d'Australie, de Papouasie-Nouvelle Guinée, de Nouvelle-Zélande, de Taïwan et du Japon sont montées solennellement sur l'estrade, sous la conduite d'un responsable du peuple maori. « Tous rassemblés ici, dit M. Mottu, venus de pays du Pacifique mais aussi d'Amérique, d'Asie, d'Afrique, du Moyen Orient et d'Europe, sans oublier la Suisse, nous sommes en ces lieux sous l'autorité du Dieu unique qui a le même amour pour chacune de nos nations

Ouverture de la saison d'été à Caux. M. Daniel Mottu s'adresse à la conférence. A sa gauche, les participants venus d'Asie et du Pacifique.



comme pour chacun d'entre nous ». M. Guido Biavati, venu de Montreux en tant que représentant des autorités municipales, exprime à son tour « l'immense intérêt que représente le Réarmement moral dans un monde divisé, déchiré par les idéologies politiques et les intérêts économiques divergents. Nous mesurons, dit-il, l'utilité de ces dialogues entre les races et d'un continent à l'autre, dialogues qui ne peuvent être que bénéfiques dans la recherche des solutions les plus favorables au sort de l'humanité ». M. Biavati salue tout particulièrement parmi les Australiens, MM. Edwards et Shepherd, le premier conseiller municipal d'un faubourg de Sydney et le second ancien militant du syndicat des menuisiers et charpentiers comme lui.

M. Shepherd, prenant la parole, décrit l'état d'esprit dans lequel lui et ses amis du Pacifique sont venus à Caux : « Nous sommes venus apprendre et comprendre les défis et les problèmes auxquels vous autres Européens êtes confrontés ». Et il ajoute : « L'Océan Pacifique, le plus vaste du monde, est bordé par vingt cinq pays et suscite l'intérêt accru des Russes et des Chinois... Le matérialisme occidental n'a pas encore corrompu les mentalités et les cœurs des peuples du Pacifique. Nous autres, Australiens, sommes un peuple peu nombreux mais riche, dans un pays amplement pourvu de ressources naturelles. Nous devons nous développer en prenant en considération les besoins des autres pays du Pacifique et d'Asie. Pendant les journées qui vont suivre, nous espérons voir ce qui se passe quand des hommes ordinaires et ceux qui les dirigent s'ouvrent au Pouvoir qui libère. »

L'exemple polonais

L'orateur se réfère au thème central des conférences de l'été à Caux, dont M. Spoerri, qui prend aussi la parole, est l'un des inspirateurs. Ce dernier parle de l'Allemagne fédérale, où il réside et « où l'on constate, surtout depuis quelques mois, que les gens prennent de plus en plus conscience des forces de destruction monstrueuse qui se sont accumulées entre les mains d'un petit nombre d'hommes, à l'Est comme à l'Ouest ». Mais il cite en contrepartie la Pologne « où s'est manifestée l'impuissance d'un gouvernement qui disposait en apparence de tous les signes extérieurs du pouvoir et qui pourtant ne contrôle plus les esprits et les cœurs ». M. Spoerri évoque à deux reprises Frank

Buchman, initiateur du Réarmement moral. En 1936, au Danemark, ce dernier avait dit : « Le vrai patriote donne sa vie pour que son pays se place sous l'autorité de Dieu. Il apportera la preuve que la force spirituelle est le plus grand pouvoir qui soit au monde. » Deux ans plus tard, à Londres, il déclarait : « Nous pouvons, nous devons, nous allons développer une force morale et spirituelle assez puissante pour refaire le monde. » « Aucun espoir réaliste d'un désarmement militaire n'est concevable sans un réarmement moral et spirituel à l'échelle du globe... La paix s'établit là où les motivations profondes des hommes changent », conclut M. Spoerri qui termine ainsi son intervention : « Nul ne saurait mesurer ce qui pourrait se passer dans le monde si quelques-uns seulement (de ceux qui sont attendus cet été à Caux) pouvaient totalement se libérer du pouvoir qui corrompt et se soumettre au seul pouvoir qui libère vraiment. »

PHOTOS : Channer : pp. 1, 5 - 12, 14, 15 ; Lasserre : 13 ; Maillefer : 11 ; Spreng : 7.

Son ménage est assuré à la Winterthur



Ici et à son domicile.

Avec une seule et même police.
A un prix très raisonnable.
Assurance responsabilité civile
privée comprise.
C'est tellement simple!

winterthur
assurances

Toujours près de vous.
Même à l'étranger.

**Comblés, vous ne
pouvez l'être
réellement que si
votre compagnie
ne se contente
pas d'assurer son
service, mais qu'elle
est réellement
à votre service.**

swissair  1931
1981